

BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIERRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

—*— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 238 R. Notre-Dame —*—

SOMMAIRE — N'oublions pas nos morts. — L'Oratoire Saint Léon à Marseille, et les suites du choléra. — Les Missions de la Patagonie. — Une grâce de Marie Auxiliatrice. — S. François de Sales et la douceur. — La Patagonie et les terres Australes du continent Américain.

N'OUBLIONS PAS NOS MORTS!

Le mois de novembre, dans lequel nous allons entrer, est plus spécialement consacré par l'Eglise au religieux souvenir des âmes des fidèles trépassés.

L'Automne va bientôt faire place à l'hiver; les arbres achèvent de se dépouiller de leurs feuilles, en attendant que le printemps prochain vienne les revêtir de nouveau de leur verte et brillante parure. — L'Eglise pense à ses enfants défunts; eux aussi, la mort les a dépouillés du vêtement de leur corps, mais pour eux aussi, la main toute puissante de Dieu ne tardera pas à reproduire ces mêmes corps, transformés et glorifiés, pour les en revêtir de nouveau, comme d'un ornement triomphal, au jour de la résurrection générale.

Tandisque le cultivateur contemple avec joie ses récoltes, serrées avec soin dans ses greniers et dans les vastes profondeurs de ses celliers, l'Eglise pense à la récolte que le Père de famille ne cesse de faire dans ses greniers célestes.

Ces greniers sont de deux sortes: les uns

reçoivent les fruits entièrement mûrs, dignes de figurer sur la table du Père de famille; ces fruits, ce sont les âmes des bienheureux.

D'autres greniers renferment, pour un temps, les fruits imparfaitement parvenus à leur maturité. — Ces fruits exigent un traitement spécial pour perdre complètement tout ce qu'ils peuvent avoir encore de verdeur et d'amertume; ce sont les saintes âmes du purgatoire.

Enfin, une troisième portion de la récolte n'a pu être conservée. Force a été de la rejeter au dehors; les greniers ne pouvaient être encombrés et souillés par ces fruits gâtés, dont la maturation est désormais impossible.

L'Eglise ne saurait s'occuper des damnés, représentés par ces mauvais fruits. — Dieu les a réprouvés; Elle respecte ses justes arrêts.

D'ailleurs, s'ils étaient autrefois les enfants de l'Eglise, ces malheureux se sont volontairement séparés de son sein maternel; ils l'ont renoncée pour leur mère; Elle ne peut plus les reconnaître pour ses fils.

D'autre part, l'Eglise espère que, parmi tous les enfants qu'elle a portés, il n'en est qu'un petit nombre, qui soit tombé dans cet affreux abîme de la damnation éternelle.

En ce qui concerne chacun de ses enfants en particulier, cette bonne mère pense; Elle enjoint même à tous ses autres enfants, demeurés sur la terre, de penser charitablement que la Divine Miséricorde a fait, au besoin, un miracle de la toute puissance de sa grâce pour assurer le salut de ce fils bien aimé.

L'Eglise sait que nos cœurs sont entre les mains de Dieu, qui peut toujours les changer lorsqu'il le veut. — Sans doute, par une sage sollicitude, Elle nous défend d'abuser d'un semblable espoir pour nous abandonner plus librement au péché. — Un pareil calcul nous rendrait indignes de la miséricorde, et Dieu se ferait, pour ainsi dire, le complice du pécheur; s'il ne nous avertissait qu'il déjouera cette honteuse et criminelle attente. — Mais, lorsqu'il s'agit d'une carrière terminée, oh! alors, l'Eglise connaît trop bien les trésors du Cœur miséricordieux de Jésus, pour ne pas vouloir que, non seulement par charité chrétienne, mais aussi pour ne pas nous exposer à juger contre la vérité, nous conservions bon espoir du salut, même de ceux qui nous ont paru faire la mort la plus triste. — Elle nous commande, tout au moins, de nous abstenir et d'attendre qu'au jour du jugement général Dieu nous ait révélé sa sentence.

La sainte Eglise concentre donc tout son amour sur ces enfants bénis qui ont mérité d'être recueillis dans les greniers du Père de Famille.

Elle se réjouit d'abord du bonheur de ceux, qui trouvés purs et parfaits ont été de suite admis à jouir de la sainte familiarité de leur Dieu; à goûter les ineffables délices de la possession de ce souverain Bien, qui se communique à eux sans aucune réserve.

L'Eglise leur consacre le premier jour de ce mois de novembre, Elle applaudit à leur triomphe et réclame leur puissante intercession, pour rendre plus glorieux encore les combats qu'elle doit continuer à livrer sur la terre et pour assurer le salut du plus grand nombre possible de ses autres enfants.

Après cet élan de sa joie maternelle, élan dans lequel Elle a déployé tout l'éclat, toute la richesse de ses saintes cérémonies, l'Eglise prend aussitôt ses vêtements de deuil, des accents plaintifs et suppliants remplacent sur ses lèvres les chants joyeux du triomphe éternel. — L'Eglise prête sa voix aux saintes âmes qui souffrent dans le purgatoire, où elles achèvent de satisfaire à la justice du Dieu de toute sainteté. Elle compatit à leurs souffrances, Elle gémit avec elles et pour elles et invite tous ses enfants à l'imiter, afin d'obtenir de Dieu la délivrance de ces pauvres captives et leur entrée dans la bienheureuse patrie, désormais assurée pour elles, mais loin de laquelle elles seraient encore, pour bien longtemps peut-être, retenues dans un cruel exil.

Le soir du premier novembre et le jour suivant sont consacrés à ce pieux office, à ces devoirs d'une tendre et compatissante

piété. Bien plus, une sainte coutume depuis très-long temps établie veut que le mois de novembre soit tout entier, d'une manière plus spéciale, consacré aux suffrages en faveur des âmes du purgatoire.

Les payens eux-mêmes ont connu le culte des morts. Ils avaient des rites consacrés pour se les rendre propices, comme aussi des cérémonies religieuses pour assurer, croyaient-ils, le repos de leurs âmes.

Le culte des dieux mânes (on appelait ainsi les âmes des morts) et la religion des tombeaux furent, on peut le dire, les soutiens du foyer domestique, les bases de l'ordre religieux et moral dans toute l'antiquité classique.

Ces institutions, ou plutôt ces croyances, dont le culte extérieur était la traduction, Athènes et Rome les avaient reçues, par des canaux différents, d'une même civilisation, de beaucoup antérieure et dont elles devinrent l'une et l'autre héritières en des temps différents et dans des mesures diverses.

Plusieurs ont vu dans ces rites le souvenir affaibli et corrompu d'une révélation primitive. D'autres y ont reconnu la voix de l'humanité, le résultat immédiat et le précieux témoignage de la force invincible avec laquelle notre raison naturelle nous conduit à la conviction du principe fondamental de toute morale et de toute religion: l'immortalité de notre âme.

Notre raison ne peut en effet trouver aucun motif légitime de repousser et condamner l'aspiration irrésistible de notre cœur; ce cri spontané, ce cri nécessaire qui s'échappe de ses profondeurs les plus secrètes, surtout à certaines heures plus douloureusement solennelles, et par lequel il proclame bien haut, en chacun de nous, que, ni pour lui même, ni pour ceux auxquels il a donné son amour, tout ne finit pas, tout ne peut pas finir avec la tombe.

Bien loin de découvrir un motif qui l'autorise à infliger à notre cœur un cruel démenti, la raison, la saine raison ne peut que nous confirmer dans notre conviction intuitive et spontanée; il lui suffit d'arrêter un instant son regard sur cette question pour en voir aussitôt la solution affirmative donnée par le plus simple des raisonnements.

Ces deux opinions sont l'une et l'autre également vraies; leur unique tort est d'être exclusives. — La tradition primitive, perdue sur tant d'autres points, ne s'est conservée sur celui qui nous occupe, que parce qu'elle trouvait un inébranlable appui dans le cœur de l'homme et dans sa raison, dont les voix réunies eussent au besoin suppléé à l'absence d'une pareille tradition.

Les rites religieux, que nous venons de mentionner, prouvent que la croyance à l'immortalité de l'âme était universelle et absolue dans l'antiquité classique. Ce n'est que plus tard, à l'époque de la décadence des mœurs romaines, que s'introduisit ce doute découragé, qui n'ose plus considérer l'immortalité de l'âme que comme un doux espoir; comme une réalité désirée, mais simplement probable — doute dont l'historien Tacite s'est fait l'écho (1) et que certains philosophes répétaient encore naguère, comme le dernier mot de la science.

Mais, si nous considérons de plus près ces croyances, vraies dans leur point de départ, quelle différence entre la vérité catholique, si pure, si complète et le pâle reflet, les lueurs incertaines et troublées, qui s'offrent à nos regards.

La vraie notion d'un Être purement spirituel est étrangère aux anciens; ils ne savent rien concevoir en dehors des représentations de leur imagination. Sans doute, ils écartent les qualités sensibles les plus grossières, celles qui se rapportent au sens du toucher, mais ils conservent la forme, la figure, impalpable il est vrai, mais naturellement visible en de certaines circonstances. — Telles sont pour eux les ombres ou les mânes, c'est-à-dire les âmes séparées de leur corps; ainsi appelées « mânes » du mot latin *manere*, rester, demeurer, parcequ'elles survivent au corps et continuent à subsister indépendamment de ce corps.

D'après les anciens, ces mânes ont, comme les vivants, besoin d'un domicile où ils puissent se réfugier et se reposer. Ils réclament un tombeau, dans lequel des rites religieux pourront les appeler et les enfermer, que ce tombeau contienne ou non leur dépouille mortelle. — L'âme n'a besoin que d'un domicile et, si le corps par exemple, a péri dans les flots, elle se contente d'un simple cénotaphe.

Jusqu'alors l'âme erre ça et là, inquiète et malfaisante; elle est la terreur des vivants, qui s'empressent de l'apaiser par des offrandes et des libations et de lui assurer un tombeau.

Les anciens redoutaient beaucoup la colère des mânes. Ils nous les montrent fort jaloux du respect dû à leur mémoire et des honneurs périodiques qui doivent leur être rendus à des époques déterminées. A la moindre infraction, les mânes sortiront de leur repos et

feront payer chèrement l'injure ou l'omission, jusqu'à ce qu'il leur soit donné satisfaction par des oblations expiatoires.

Peut-être faut-il voir un dernier vestige de ces croyances dans la crainte superstitieuse qu'un trop grand nombre de personnes conservent encore à l'égard des morts.

Les mânes nous sont aussi présentés quelquefois comme efficacement secourables et des cérémonies particulières servent à se concilier leur faveur.

Au milieu de ces erreurs, notons un fait bien digne de remarque. L'antiquité payenne ne pense pas que les âmes des morts soient toujours et nécessairement ensevelies dans ce sommeil léthargique, que l'on imagine trop souvent, ni qu'elles demeurent absolument étrangères à ce qui concerne les vivants et qu'elles aient absolument perdu tout souvenir du passé.

Ce sont là des vérités sauvées du naufrage. Non, la vie intellectuelle et morale ne cesse pas pour l'âme, lorsqu'elle est séparée de son corps; tout au contraire, l'activité de cette vie reçoit alors un redoublement d'intensité.

L'âme n'a pas non plus perdu le souvenir. — Ce souvenir vient d'être rafraîchi par la lumière divine. Au jugement particulier, qu'elle a dû subir, l'âme a revu, comme en un clin d'œil, les moindres détails de sa vie passée.

D'autre part, le tombeau n'élève pas entre nous et les âmes de nos morts une barrière tellement infranchissable que ces âmes bien-aimées ne puissent encore nous aider.

Ou bien ceux que nous pleurons encore sur la terre, règnent déjà triomphants dans les cieux; ils sont alors les spectateurs de notre conduite, ils nous suivent, pour ainsi dire, pas à pas, avec un intérêt que la céleste charité n'a fait qu'augmenter encore en le purifiant; ils s'occupent de notre salut et s'emploient à le procurer avec une sollicitude pleine du plus tendre empressement. Nous pouvons nous recommander à eux et nous tenir assurés d'en recevoir la plus prompte et la plus généreuse assistance.

Ou bien, ces âmes de nos morts sont encore retenues dans le purgatoire. — Elles n'ont pas alors nécessairement connaissance de ce qui nous concerne, mais Dieu peut toujours le leur faire connaître, lorsqu'il le juge à propos, et c'est chose très-probable qu'il daigne le faire souvent.

Une pieuse croyance, appuyée de nombreuses et importantes autorités, enseigne que Dieu permet à ces âmes d'accompagner constamment ceux qui prient habituellement pour elles et de faire autour d'eux comme une garde

(1) Si, ut sapientibus placet, non cum corporibus extinguuntur magnae animae, placide quiescas. . . . (Tac. Vie d'Agriola).

d'honneur, empressées à leur rendre une foule de bons offices. Cette présence n'empêche pas d'ailleurs ces pauvres âmes d'être en même temps au lieu de l'accomplissement de leur peine. — Rien ne s'oppose à ce qu'un Être spirituel se trouve simultanément en plusieurs lieux à la fois, pourvu que leur ensemble n'excède la force dont cet esprit ou cette âme peut disposer.

Toute différente de la présence des corps, la présence des esprits n'est en effet qu'une présence d'attention et d'opération.

Probablement aussi les âmes du purgatoire peuvent nous aider par leurs prières.

Elles ne peuvent sans doute rien obtenir pour elles-mêmes; mais il en est tout autrement au profit de leurs bienfaiteurs.

Ces saintes âmes sont les amies de Dieu; Dieu les retient à regret dans ces prisons de flammes, il les attend, il les désire avec un amour infini.

Quelle ne doit donc pas être sa promptitude à exaucer leurs prières, lors qu'elles lui représentent que le temps de leur exil vient d'être abrégé, grâce à celui pour lequel elles implorent sa Divine Majesté.

La charité, nous le savons, est la loi suprême de Dieu. C'est elle qui préside à cette admirable économie de la communion des saints. Pour serrer d'une façon plus étroite les liens qui unissent en un seul corps les trois portions de son Eglise, triomphante, souffrante et militante, Dieu a voulu que les saints, tous puissants auprès de lui pour nous obtenir des grâces, n'eussent au contraire aucune influence directe sur le sort des âmes du purgatoire, tandis qu'au contraire, nous, nous pouvons tout en faveur de ces âmes, si dignes de notre pitié.

L'Eglise, par les saintes indulgences, qu'il nous est si facile de gagner, met à notre disposition le trésor des mérites et des satisfactions surabondantes de Notre Seigneur Jésus Christ, de la Très-Sainte Vierge Marie et de tous les Saints.

Ces indulgences nous pouvons les offrir à Dieu pour payer la rançon de ces saintes et malheureuses captives. Nous pouvons de même offrir nos prières et nos œuvres satisfactoires; offrir surtout le très-saint sacrifice de la Messe.

Ah! ne négligeons pas le rachat des âmes du purgatoire! Appliquons-nous avec ardeur, dévouons-nous à cette œuvre de miséricorde. Elle sera pour nous un gage assuré de notre prédestination.

Nous aurons à la fois pour nos obligés, outre les âmes que nous aurons secourues, toute la cour céleste, les anges, les saints, la

Très-Sainte Vierge Marie, Dieu lui même, Père, Fils et Saint-Esprit.

Si jamais, affirment de saints auteurs, nous nous trouvions en un pressant danger de nous perdre éternellement, les âmes, à la délivrance desquelles nous aurions contribué, courraient se prosterner aux pieds de la Divine Mère et avec elle aux pieds de Notre Seigneur, et ne se relèveraient qu'après avoir obtenu notre grâce.

L'ORATOIRE SAINT LÉON À MARSEILLE

ET LES SUITES DU CHOLÉRA

La Divine Providence, nos coopérateurs se le rappellent, a daigné préserver notre maison de Marseille de la contagion du terrible fléau. C'est un bienfait dont nous ne saurions trop remercier notre céleste Protectrice, la Très-Sainte Vierge Marie.

Cependant le choléra n'a pas été sans avoir pour l'Oratoire St. Léon des conséquences très-pénibles, bien qu'elles n'aient été qu'indirectes.

D'une part les dépenses de la maison se sont accrues, par suite de la nécessité de donner à tout le personnel, aux enfants surtout, une nourriture plus substantielle, afin de les prémunir autant que possible contre les pernicieuses influences de l'épidémie.

La prudence, que Dieu nous commande d'observer toujours, quelle que soit d'ailleurs notre confiance dans sa toute puissante bonté, la prudence exigeait ce sacrifice; et nous l'avons fait de bon cœur.

Le choléra laissait des orphelins, le Directeur de l'Oratoire St. Léon n'a pas hésité à les recevoir, sans s'occuper du chiffre des admissions entièrement gratuites déjà faites précédemment.

D'autre part, tandis qu'elle devait ainsi supporter des charges plus lourdes qu'à l'ordinaire, la maison de Marseille a vu diminuer les ressources habituelles.

Ces ressources, on le sait, sont exclusivement les dons de la charité de nos coopérateurs. Or il est arrivé que des besoins plus pressants et plus en évidence ont attiré, bien légitimement, la majeure partie des aumônes.

Loïn de nous la pensée de nous en plaindre, nos coopérateurs ont fait paraître combien leur cœur est généreux et prompt à soulager toutes les misères.

Mais, à présent, il est de notre devoir de signaler la nécessité dans laquelle se trouve l'Oratoire St. Léon; il faut payer les fournisseurs; et l'argent nous manque. Nous faisons donc appel à la charité de tous nos coopérateurs, assurés qu'ils ne manqueront pas de venir promptement en aide

à une situation, aussi intéressante qu'elle est tout exceptionnelle et de force majeure.

Les offrandes peuvent être adressées à Monsieur l'abbé Albéra, Directeur de l'Oratoire St. Léon à Marseille, rue des Romains, n° 9.

LES MISSIONS DE LA PATAGONIE.

Certains d'être agréables à nos lecteurs, nous publions ici l'important rapport que Monseigneur le docteur Espinosa, vicaire général de Monseigneur Aneiros, archevêque de Buenos-Ayres, vient d'adresser à Sa Grandeur pour lui rendre compte de ses travaux apostoliques dans la Patagonie.

Buenos-Ayres, 21 juin 1884.

A Sa Grandeur Mons. Frédéric Aneiros
Archevêque de Buenos-Ayres.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'informer Votre Grandeur du résultat de la Mission récente que nous avons, par Son ordre, donnée dans le territoire national de Patagonie et dans d'autres parties du territoire national situées au sud-ouest de cet Archidiocèse.

Le 9 mars nous partions de la Boca de Riachuelo, sur le pyroscaphe Villarino, avec les révérends Pères Salésiens D. Raimondo Daniele, don Bartolomeo Panaro, D. Andrea Pestarino et M. le chanoine D. Francesco Vivaldi.

Arrivés à Patagones le 15 mars, nous avons donné une mission dans cette localité, puis une seconde mission à Viedma, capitale de la Patagonie, située en face de Patagones, dont le Rio Negro seul la sépare. De là, j'ai envoyé au Chubut le chapelain D. Francesco Vivaldi et, avant de continuer notre marche dans la plaine, j'ai eu le plaisir de bénir le nouveau collège des religieuses Salésiennes.

Le dimanche de la Passion, j'ai béni à Pringles la nouvelle chapelle. Cette chapelle mesure 20 m. 80 de longueur sur 7 m. 80 de large. Avec les PP. Salésiens, nous y avons célébré la Semaine Sainte, qui se trouvait ainsi pour la première fois solennisée dans cette bourgade. Nous avons, en même temps, donné une Mission qui a produit les plus splendides résultats, tant pour le nombre des hommes qui se sont approchés de la sainte Table que pour celui des personnes qui ont légitimé par le Sacrement du mariage leurs unions irrégulières.

Après la Semaine Sainte nous avons poursuivi notre route côtoyant le Rio Negro, le Nauquen (prononcez *Naoukèn*) et l'Agrio, avec D. Milanésio, administrant les Sacrements dans les fortins et bourgades de cette ligne de frontière très-étendue. Nous sommes arrivés ainsi jusqu'à Malbarco où « Colonie Irigoyen » laquelle confine avec le Chili. Là vivent sur le territoire argentin 1,200 familles

chiliennes, complètement privées de tout secours religieux et très-désireuses d'obtenir ces secours, comme elles en ont donné la preuve irrécusable en venant de très-grandes distances recevoir les Sacrements et assister à la Sainte Messe.

Il suffit de dire que Malbarco se trouve à près de 1,300 kilom. de l'église paroissiale de Patagones, pour faire comprendre la nécessité d'un chapelain à demeure fixe sur ce point du territoire.

La visite que le R. Missionnaire salésien, dont j'étais accompagné, leur a faite l'an dernier, et celles qu'il lui est possible de leur faire de temps en temps, sont tout-à-fait insuffisantes pour satisfaire aux nécessités religieuses de ces pauvres gens, qui sont continuellement obligés de recourir au Chili.

Les froids rigoureux de la chaîne des Andes, la neige, qui fut parfois de près d'un mètre de hauteur sur notre passage, menaçant de nous enfermer complètement, nous obligèrent à redescendre dans la plaine après avoir passé 8 jours seulement sur les montagnes.

A notre retour nous avons visité avec plus de soin et nous avons administré les Sacrements dans les bourgades de Norquin (prononcez *Gnorquin*), Codihué, La Huerta, Boca, Cholechoel (prononcez *Cholechoél*), S. Javier, Cubanea, Pringles, Viedma, Patagones, Conesa au nord du Rio Negro.

A Conesa au nord du Rio Negro, nous avons placé la première pierre de la chapelle, de 15 mètres sur 6 m., que l'on y construit actuellement; et j'ai béni le nouveau cimetière.

Dans ce long trajet, auquel nous avons employé 3 mois, pour parcourir à cheval 2600 kilom., obligés parfois à dormir sur la terre nue et à souffrir toutes les privations auxquelles s'exposent les voyageurs du désert, nous avons eu le bonheur de pouvoir administrer 354 baptêmes, 1180 confirmations; de bénir 33 mariages par lesquels ont été légitimés 72 enfants; et de voir s'approcher de la sainte Table 200 personnes qu'il a fallu instruire avant cette grande action, soit parce qu'elles ne l'avaient jamais faite, soit parce qu'il y avait très-longtemps qu'elles ne la faisaient plus.

Si dans cette mission nous avons fait plus que dans les missions précédentes, données dans ces mêmes régions, nous le devons au zèle infatigable des Salésiens qui, non contents du bien qu'ils font aux bourgades de Patagones et de Viedma, étendent leur action bienfaitrice à ces lointaines contrées et les parcourent de temps en temps.

En 1881 le R. D. Joseph Fagnano arriva jusqu'à Junin de los Andes, à près de 1000 kilom. de Patagones. En 1883 le R. D. Joseph Marie Beauvoir arriva jusqu'au lac Nahuel-Huapi à la distance d'environ 1200 kilom. de la même ville. Cette même année 1883, le R. D. Domenico Milanésio arriva jusqu'à Malbarco, où il vient encore de m'accompagner à présent.

Le nombre des indigènes (Indios) catéchisés dans ces missions est très-grand; quelques uns qui, jusqu'alors, avaient refusé de se faire chrétiens ont à présent reçu le baptême, entre autres le cacique Villemain, dont la tribu, campée tout autour de

Norquin, est maintenant entièrement chrétienne. On pourrait faire beaucoup plus encore si l'on avait un chapelain par brigade au lieu de n'en avoir qu'un seul par division, c'est-à-dire pour une étendue d'environ 1550 kilom. en longueur seulement.

Si les chrétiens ont profité de notre ministère, je dois dire aussi que les indigènes nous ont toujours bien reçus. Nous avons administré les Sacrements dans les tribus de Renquecura (prononcez *Rénkécoura*), de Manquel (prononcez *Mannkél*), de Cañuhuel (prononcez *Cagnuhouét*), Villemain et autres indigènes déjà soumis et ne formant déjà plus de tribus proprement dites, comme par exemple l'ancienne tribu de Namuncurá. Outre les consolations spirituelles, nous leur avons donné une aumône en argent et divers objets de vestiaire, le tout fourni, partie par la *Sociedad de S. José*, partie par nous mêmes.

C'est à cette même Société de St.-Joseph et à celle des Missions permanentes de *S. Francisco Solano*, dont j'ai l'honneur d'être président, que nous devons les secours pécuniaires qui nous ont permis de faire face à la presque totalité des dépenses de cette Mission. Nous sommes aussi bien redevables à monsieur le Président de la République et à monsieur le Gouverneur de la Patagonie pour les recommandations efficaces dont ils ont bien voulu nous favoriser pour faciliter notre marche à travers ces déserts.

S'il arrivait que quelque jour ces lignes dussent être lues dans ces régions que nous venons de parcourir, nous serions heureux que tous connussent avec quelle reconnaissance nous nous rappelons, et des supérieurs et des subalternes, et de tant de familles de chrétiens et d'*indios*, qui, sans nous connaître, nous ont fait accueil et nous ont donné la plus généreuse hospitalité. Sans aucun doute, en nos humbles personnes, ils recevaient les ministres du Seigneur, dont, malgré notre indignité, nous portons l'habit.

Daigne notre Dieu de bonté les récompenser tous d'une si grande charité.

Les 5 pages, que je joins à l'appui de ce rapport, compléteront les données qui manquent à cette rapide relation et feront connaître à Votre Grandeur l'état présent de ces Missions.

Et maintenant, daigne Votre Grandeur, qui nous a envoyés à cette Mission, nous donner au retour sa bénédiction; nous la désirons vivement comme la récompense de nos humbles travaux et, baisant respectueusement votre anneau pastoral, nous prions le Seigneur notre Dieu de conserver, pendant bien des années encore, vos jours précieux.

Que Dieu garde Votre Grandeur!

ANTONIO ESPINOSA.

UNE GRACE DE MARIE AUXILIATRICE.

Béni soit la Très-Sainte Vierge, qui ne cesse de répandre largement ses faveurs sur ceux qui recourent à elle avec une filiale confiance. Voici une preuve nouvelle de sa puissante protection.

Guérison d'une diphtérie.

Au mois de mai 1880, Evangelina, gracieuse enfant de cinq ans, fut assaillie par une diphtérie de l'espèce la plus maligne. Malgré les secours les plus pressés et les plus intelligents de la médecine, on avait les plus grandes craintes pour sa vie.

Un excellent prêtre, monsieur l'abbé Jacques Bellia, lui donna la bénédiction avec une relique du B. Benoît Joseph Labre; et, comme le 24 mai s'approchait, il promit de célébrer pour elle, ce jour là, la sainte messe dans l'église de N. D. Auxiliatrice à Turin. Le bon prêtre accomplit sa promesse et, à son retour de Turin, il trouva la jeune Evangelina tout à fait hors de péril.

Mais, hélas, la maladie lui avait laissé de cruelles marques. Un grave défaut de la vue, un bras paralysé ainsi que la jambe droite et la langue. La pauvre enfant ne pouvait, ni se faire entendre, ni se tenir debout. Quel douleur pour toute la famille!

Cette douleur était sans espérance parce que tous les médecins consultés assuraient d'un commun accord que c'était là une triste conséquence de la maladie à laquelle se trouvait soumis le petit nombre d'heureux qui réussissaient à échapper à la mort. Celle, qui jusqu'alors avait fait la joie et l'ornement de la famille, allait donc en devenir la désolation.

La mère accablée de douleur, voyant que les moyens humains étaient entièrement épuisés, résolut de recourir à la protection du Ciel. Elle pensa donc à profiter des facilités accordées aux voyageurs en vue de l'Exposition de Turin, pour saisir l'occasion de venir se prosterner aux pieds de Marie Auxiliatrice en son sanctuaire si renommé.

La pauvre mère vient en effet à Turin, elle supplie à chaudes larmes Marie Immaculée d'accorder une grâce complète à son enfant; elle promet de faire porter pendant trois ans à son Evangelina les couleurs de la Très-Sainte Vierge, et de conduire la chère enfant à Turin aussitôt après sa guérison pour la remercier dans son sanctuaire, promettant en outre d'élever son jeune cœur dans la dévotion à sa céleste bienfaitrice. Cela arrivait de 9 à 10 heures du matin.

Le jour suivant, la mère rentrait au logis; la première à courir au devant d'elle au bruit de la voiture, la première à crier d'une voix claire et perçante: Maman, as-tu fait bon voyage? — ce fut précisément Evangelina.

La mère, à cette vue, comme hors d'elle-même, s'élança hors de la voiture, elle ne pouvait en croire ses yeux, sa fille était là, devant elle, entièrement guérie.

Dans l'ivresse de sa joie la pieuse mère embrasse son Evangelina et la couvre de baisers ; puis, elle court à sa belle-sœur lui demander à quel moment s'était opéré un changement si merveilleux. La belle-sœur lui répond : Hier, de 6 à 10 heures du matin, la fillette a commencé à recouvrer la vivacité première de son regard, sa parole est devenue plus claire et, peu à peu, en quelques heures, elle a recouvré la parfaite santé dont elle jouissait avant la diphtérie.

Qui pourrait imaginer la reconnaissance de cette famille pour N. D. Auxiliatrice ! Pour ma part je renonce à la décrire.

Voici dans toute sa simplicité le fait que je viens de vous exposer tel que le raconte et le racontera toujours la mère fortunée qui signe cet écrit avec moi.

Certifié véritable.

Signé :

E. A. BELLIA.

JACQUES BELLIA, curé.

S. FRANÇOIS DE SALES ET LA DOUCEUR.

Un de nos coopérateurs nous adresse la charmante étude que l'on va lire ; nous l'offrons volontiers à nos lecteurs, certains de leur être agréables.

« Dom Bosco ne pouvait être mieux inspiré, lors qu'il a mis ses œuvres, ses prêtres, ses coadjuteurs et ses coopérateurs sous la tutélaire protection et sous la sauvegarde de Saint François de Sales.

Ce saint Evêque, que nos arrière grands pères ont connu, fut un vrai religieux, en même temps qu'un parfait homme du monde. Il est donc à la fois le miroir du prêtre et celui du laïque ; le miroir surtout du religieux salésien et de tous les coopérateurs des œuvres salésiennes. Ces derniers doivent tous, prêtres ou laïques, s'appliquer à connaître, étudier et imiter saint François de Sales. Dom Bosco les a donnés comme une nouvelle famille au grand Evêque de Genève ; et les a réunis en une association dont le but spécial est le même que se proposait saint François : la restauration de la foi et des bonnes mœurs ; la préservation des enfants délaissés.

Il est vrai, nos coopérateurs sont dans le monde ; mais vivre au milieu du monde même le plus affairé, favoriser, aider de ses sympathies et de sa bourse les œuvres pies, tout cela n'exuse pas d'une vie foncièrement chrétienne, du travail et de la lutte spirituelle. L'aumône, la prière n'assurent pas toujours que le sol de notre âme n'attend pas un défrichement, une réorganisation ou une amélioration.

Naguère le bulletin Salésien disait du Sacré-Cœur qu'il est la fontaine de la douceur et que Dom Bosco désirait à tous cette douceur dont St François de Sales est un exemplaire et une copie. Je vais essayer de dire ici, dans l'intérêt de toute la famille salésienne, ce qu'est et n'est pas la dou-

ceur ; ce qu'elle fut et opéra en saint François de Sales.

Les Saints Pères définissaient mieux que nous : ils donnent à la vérité toute sa clarté.

« On appelle doux, dit saint Basile, ceux dont les mœurs sont réglées ; qui, libres de toute agitation, ont la tranquille possession d'eux-mêmes, mais dont le caractère est plein de vigueur et de fermété. »

La douceur est donc un produit de la force, ou plutôt, c'est la force elle-même agissant avec suavité ; et nous pourrions dire : La douceur est une force revêtue de souplesse, d'élasticité ; un ressort vigoureux doublé de velours. Sans heurter, sans blesser, sans déchirer, elle agit, obtient et réussit.

Une âme en possession de la douceur jouit d'un ciel anticipé. « Cette âme, dit saint Jean Chrysostôme, ressemble à une solitude, où règnent le repos et la paix ; le souffle léger des zéphyrs, une lumière douce, de limpides ruisseaux en augmentent les charmes. Si quelque bruit s'y fait entendre, il n'a rien que de doux et d'agréable, c'est comme le chant des oiseaux, qui perchés sur la cime des arbres y forment une délicieuse harmonie. »

Notre aimable François de Sales donnait trois filles à la douceur : la sincérité, la simplicité, la patience. — La sincérité bannit la dissimulation et les calculs intéressés. La simplicité repousse la prétention et le faste. La patience exclue d'une part le caprice, l'humeur, la bizarrerie de caractère, et d'autre part elle se sert comme d'un bouclier contre les haines, les ressentiments et les jalousias, du voile de la miséricorde et de la charité.

Il y a des douceurs de contrefaçon ; sachons nous en défier. La douceur n'est point une certaine inertie, une certaine mollesse d'âme, qui se prête à tout. « Tel est si bon, qu'il n'est bon à rien » dit un proverbe.

Ainsi comprise, la douceur est tout simplement de l'apathie, une sorte d'engourdissement, très-proche parent de la somnolence et de la paresse. Ame sans passions définies, idées sans vivacité, sentiments sans ardeur, indifférence, insensibilité : cela ne se peut colorer du nom de douceur. — Si de tels caractères sont possibles dans l'ordre de la nature, ils sont loin d'avoir quelque chose d'intéressant ; cette froideur dégoûte et, comme rien ne lui plait, elle doit nécessairement déplaire.

La douceur n'est pas non plus une certaine suavité de langage et de manières. Vous rencontrerez des amabilités, mais cauteleuses ; des politesses, mais trop insinuantes et trop affectées ; des prévenances, mais glutineuses et emmiellées : ces belles apparences cachent le fiel et le vinaigre ; c'est une pilule amère, mais dorée, qu'on vous offre avec ostentation. — Avouez-le, le monde sait bien battre la fausse monnaie de la douceur. Ses airs sucrés, ses formes affables ne sont souvent que la gaze du mépris, de la rancune, de la jalousie, de la haine. — Présents, vous êtes adulés, entourés, flattés ; absents, vous êtes mordus et déchirés.

À quoi reconnaitrez-vous la douceur de bon aloi, de fabrique surnaturelle ? — Aux intentions, aux paroles, à la conduite.

Il est des personnes à l'écorce dure, à l'extérieur froid et réservé, aux paroles parfois vives et brusques; mais au cœur foncièrement bon, pétri de franchise, de loyauté et de douceur. Leurs actions, leur langage, leurs avis vous paraîtront un jour aigres, excessifs, insupportables, votre susceptibilité s'alarmera; mais l'instant d'après, le lendemain, cet homme vous obligera, vous parlera de grand cœur, avec toute son amabilité. Chez lui la vivacité avait une raison d'être, elle n'a été qu'un petit nuage dans un ciel habituellement serein. Jésus s'arme d'un fouet contre les vendeurs; il le fallait ainsi pour marquer son indignation; mais aussitôt après il se penche vers les malades, les pauvres et les enfants.

La douceur est le condiment indispensable de toutes les autres vertus et qualités. Elle est la compagne de la foi, l'amie de l'espérance, le sourire de la charité. Mettez une âme douce sous le toit le plus inhospitalier, dans une famille désunie: la concorde et la paix y rentrent avec elle.

Donnez une obole à ces pauvres qui ont si peu d'amis, si votre modeste aumône est relevée par la douceur, le cuivre ou l'argent se changent en or.

Heureux les cœurs pliables, disait le doux Evêque de Genève, parce-qu'ils ne se brisent, et ne brisent point. — La douceur est une puissance. Un corps souple et élastique est souvent plus fort qu'un bloc résistant et dur: le boulet fracasse la roche, en se brisant lui-même; mais s'il rencontre une casemate de terre, revêtue de gazon, il s'enterre silencieusement et ne fait nul dégât. « Les doux posséderont la terre, » c'est à dire, les cœurs l'estime de tous. Ils souffrent moins que les autres et font moins souffrir.

Chateaubriand courait les solitaires profondeurs des forêts vierges de l'Amérique. Un jour sa cavane rencontre le serpent à sonnettes, plus redoutable que le lion africain. Le reptile furieux se forme en spirale; il s'enfle de rage, il agite son dard empoisonné; ses yeux sont deux charbons ardents; un sifflement aigu, sinistre, annonce la lutte et la mort. Alors un Canadien prend sa grossière flûte; il en tire quelques notes douces et languoureuses. Le serpent s'étonne, il écoute et sa fureur se refroidit. Immobile, attentif, calmé, satisfait il s'enivre de mélodie. Le sauvage marche en l'attirant; le serpent fasciné suit le musicien hors du camp et bientôt il s'endort ravi, épuisé d'harmonie.

Ayez toujours avec vous ce mélodieux instrument qu'on nomme la douceur; il peut vous être utile, nécessaire même dans le périlleux chemin de la vie. (A suivre).

LA PATAGONIE

et les terres Australes du continent Américain.

AVANT-PROPOS.

La Patagonie, dont plusieurs fois nous avons entretenu nos lecteurs, et vers laquelle, en ce moment, tendent plus que jamais les aspirations des Salésiens et de leurs coopérateurs, est l'une des

terres du monde les plus abandonnées et les plus malheureuses.

Elle est peuplée de très nombreux sauvages, vivants sous un climat rigoureux et peu salubre, sur des terres arides et incultes, sans avoir encore eu personne, jusqu'à ces derniers temps du moins, pour leur enseigner l'agriculture et les arts de première nécessité; personne pour leur parler de la vraie religion et des consolations qu'elle assure aux hommes, lorsqu'ils sont fidèles à la pratiquer.

La Bonne Nouvelle n'avait point encore été annoncé dans ces parages, on n'y avait point encore vu briller le saint étendard de la Croix. Jusqu'à l'arrivée de nos premiers missionnaires, ces peuples, si profondément séparés du concert des autres hommes, menaient, abandonnés à eux-mêmes, une vie des plus misérables et des plus pénibles, vie qu'un grand nombre d'entr'eux continuent à mener dans les parties non encore explorées.

Au milieu du déluge des maux, qui afflige aujourd'hui le monde catholique, au milieu même des tribulations qui désolent la sainte Eglise du Dieu vivant, un rayon de lumière, une espérance de salut vient de naître pour les Patagons.

Les plus consolants résultats, obtenus déjà par nos missionnaires, semblent prouver que Dieu a réservé pour notre temps la grâce de la conversion de ces infidèles. La mission s'annonce des plus prospères; non seulement la voie est largement ouverte, mais d'importants établissements ont déjà pu être formés. Il ne s'agit plus que d'envoyer des missionnaires en assez grand nombre; les sauvages sont tout disposés à les recevoir et à se montrer dociles à leur voix.

Le Souverain Pontife Pie IX, d'heureuse mémoire, fut certainement inspiré par Dieu, lorsqu'il bénit ces missions naissantes, avec toute l'effusion de son cœur apostolique.

Le Pontife glorieusement régnant, Léon XIII, non moins zélé que son prédécesseur pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, vient d'établir, en ces terres lointaines, un Vicariat et une Préfecture Apostoliques, confiés aux Salésiens. Les Salésiens devront donc désormais considérer ces vastes contrées comme la portion que Dieu lui-même assigne plus particulièrement à leur apostolat. La confiance du Saint Siège nous met en demeure de n'épargner aucun effort, de ne reculer devant aucun sacrifice, pour achever rapidement la civilisation de ces peuples et leur conversion au catholicisme.

Nous ne manquerons certes pas de faire tout ce qui dépendra de nous pour arriver au résultat désiré. En ce moment même, plusieurs nouveaux missionnaires se préparent à partir bientôt, sous la conduite du Vicaire Apostolique nommé par sa Sainteté.

(La suite prochainement.)

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSHUA FERRARI.

R. Pieruacena 1884 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.